

Les trains roulaient aussi vite hier qu'aujourd'hui. C'est une certitude que martèle – qu'a toujours martelée – le défilement stroboscopique du paysage à travers la vitre. Le trajet impose son rythme. Les images imposent leur cadence. Déplacement latéral, vue en coupe de la ville. La banlieue est de l'étoffe dont on fait les souvenirs oubliés. Sitôt là et déjà passée – dépassée à toute vitesse.

*Longtemps, j'ai habité la banlieue*, dit-il. Peu importe, au fond, qu'un comédien lui prête sa voix. C'est bien lui qui parle. Il dit *Longtemps, j'ai habité la banlieue*, comme un autre, avant lui, a écrit *Longtemps, je me suis couché de bonne heure* avant que sa mémoire ne se mette en mouvement. Aujourd'hui comme hier, les trains roulent à toute vitesse. La foule se presse pour les attraper – déjà, la sirène retentit sur le quai numéro 2. Compression humaine dans les escaliers, les rues, les couloirs du métro. Aujourd'hui comme hier, on manque de temps. Au pas de course sous la pluie. L'homme au gilet sombre peine à refermer sur lui la porte de la rame. Silhouettes anonymes aux heures de pointe. Autobus bondés à la Porte de Vincennes. Myriade de phares dans les embouteillages – constellations inconnues qui hantent la nuit.

Les images imposent leur cadence – vingt-quatre par seconde. Je me contente de décrire.

À un moment, il prend de la hauteur. Peu importe, au fond, qu'un opérateur manie la caméra. C'est bien lui qui regarde. Les

passagers – on ne les appelle pas encore les usagers, on ne leur répète pas à longueur de trajet d'être attentifs ensemble et de signaler tout bagage qui paraîtrait abandonné – se croisent de part et d'autre de la rampe. Les uns montent, les autres descendent. De là où il est, de là où nous sommes, leurs mouvements s'annulent. D'un côté comme de l'autre, la perspective écrase leurs efforts. Ceux qui montent ont l'air de descendre. Ceux qui descendent ont l'air de monter. Les travailleurs rentrent chez eux quand d'autres prennent la relève. Tous empruntent la même route. Ils vont, ils s'en vont, ils reviennent. Ils passent. La géométrie s'épuise. La physique abdique. Un simple changement d'angle suffit pour niveler la pente de l'escalier, pour mettre tout le monde à niveau. Un simple changement d'angle : mais on n'en est pas encore là. Pour l'heure, il dit *Longtemps, j'ai habité la banlieue.*

Pourtant, personne n'habite la banlieue. Je le sais bien. Toi aussi. Tu as, comme moi, toujours habité "à Paris". Non pas *dans*, mais *à*. Précaution/abus de langage. *Et vous, où habitez-vous ?* Notre interlocuteur ne s'embarrassera pas de détails. *À Paris...* Que dire de ma ville de banlieue ? Comment dire notre banlieue ? Encore un autre changement d'angle, un simple réajustement de focale pour faire le flou sur Paris et ses alentours, diluer la capitale et ses atours. Longtemps, j'ai entendu mon père se réjouir d'habiter à une *petite demi-heure porte à porte* de Paris. La *petite demi-heure* qui tait le no man's land de la N 20 (c'était avant que les grands réaménagements des années 2000 n'en effacent le souvenir). Seul le *porte à porte* dit la vérité : de la porte de chez nous à la Porte d'Orléans. Longtemps, j'ai eu l'impression d'avoir été mis à la porte, de devoir rester sur le seuil – mis au ban.

*Mon premier souvenir est un souvenir de banlieue. Aux confins de ma mémoire, un train de banlieue passe... Il joint le geste à la parole... comme dans un film. Il voit le train. Il montre le train – puisque, dans son cas, voir et montrer sont deux actions indissociables, indiscernables. D’abord, il est dans le train. Il y retrouve probablement ses fascinations d’enfant. Le défilement stroboscopique des images à travers la vitre lui dévoilait-il, avec quelques années d’avance sur sa propre biographie, la voie à suivre, la vocation à venir ? Le train imite un travelling latéral. Cortège de bâtisses interchangeable devant ses yeux. Il voyait. Maintenant il montre – vingt-quatre fois par seconde. Puis, il est à l’intérieur d’un salon qui sent le repos aseptisé après une journée de travail. Au loin, par la fenêtre auréolée de dentelle, toujours et encore le train. Qui passe – à toute vitesse. Inexorablement, il s’en rapproche, aimanté par le mouvement. Sauf que c’est lui, cette fois, qui est en mouvement – travelling avant vers la fenêtre : il a appris cette grammaire-là, il a suivi la voie des rails – chemin de fer, travelling.*

*...un train de banlieue passe comme dans un film.*

Mais aussitôt, il se rétracte et repart en sens inverse, aspiré par le salon. Un pas en avant, un pas en arrière. Il hésite. À mi-chemin entre dedans et dehors : comme tous ceux qui restent sur le seuil. Il ne connaît ni l’exaltation du voyageur, ni le confort du sédentaire. Mis à la porte – mis au ban. Ses déplacements ne seront jamais des voyages. Où qu’il pose ses bagages, il n’aura jamais l’impression de s’installer.

Sous ses yeux, sous nos yeux, le train disparaît par l’embrasure de la fenêtre. C’est un train qu’il n’aura pas attrapé. *La mémoire*

*et les films, dit-il, se remplissent d'objets qu'on ne pourra plus jamais appréhender. C'est un train qu'il ne peut plus rattraper.*

La mémoire et les films filent aussi vite hier qu'aujourd'hui. Je n'ai personnellement aucun souvenir de banlieue. Comment pourrait-il en être autrement ? La banlieue elle-même refuse de se souvenir. Sans cesse il lui faut changer, s'adapter, coller au présent. La banlieue ne supporte, ne mérite, aucune nostalgie. Qui, pour garder la mémoire des palissades en tôle, des grues de chantier, des façades murées, des terrains en friche ? Toujours, le train passe. Jamais il ne s'arrête. Quels objets me reste-t-il à appréhender alors, si ce ne sont ceux que, trente-cinq ans après son enfance, vingt-cinq ans avant la nôtre, il saisit du regard ? Ce ne sont plus les mêmes objets. Ce sont toujours les mêmes objets. En quittant la fenêtre, il se retourne vers la cheminée en marbre : un ultime coup d'œil en arrière, le temps de voir / montrer le poste à galène muet qui trône dans la pièce – relique d'un passé réduit au silence. Il baisse les yeux. Son regard ne fait que passer. Jamais il ne s'arrête.

Il voit, il montre : il se souvient. Aussi fugaces soient-ils, aussi lointains soient-ils, ses souvenirs sont les miens, les nôtres. Et je ne peux les contempler sans éprouver une étrange nostalgie – profonde, bouleversante, bien que dépourvue d'objet. Là se trouve sûrement, même si je peine à la définir, l'origine de ma fascination pour ses images – une nostalgie par procuration, en somme, que je pouvais te transmettre, sans avoir à me dévoiler.

Tu parlais peu de ton enfance. Bien sûr, avec le temps, j'avais fini par connaître quelques anecdotes reprises, reprises, au cours des discussions qui agrémentaient les rares repas dominicaux dans ta maison familiale de l'Essonne. Mais j'ai le sentiment de

n'avoir jamais eu accès à l'enfant que tu étais. L'histoire orale des bonnes familles finit par ériger comme un paravent autour de l'enfance, tout à la fois décoration, décorum et armure – véritable cocon de silence qui nourrissait ta peur d'y voir éclore un jour quelque secret. Quels étaient tes jeux, tes rêves, tes légendes, dans ce jardin dominé par le mur de l'ancien corps de ferme, au creux de ces bois où, après le repas, tu m'emmenais toujours pour une promenade digestive, ou le long de ces routes bordées de platanes qui te surprenaient, en pleine adolescence, sur ton scooter ? Tes parents ont vendu la maison. En triant les affaires, mettant votre passé sous carton, ton père a cherché en vain ce dessin que, à peine âgée de 10 ans, tu avais fait. Il me décrit avec admiration la finesse de ton style, l'acuité de ton regard, la maturité de ton trait. On y voyait votre maison. Je m'accroche à l'idée qu'un jour, en rangeant de vieux papiers, ton père trouvera enfin le dessin. Ce sera comme un message que tu nous adresseras par-delà l'absence. J'y retrouverai ta maison. J'y lirai ton enfance.

Maintenant, il ne dit plus *longtemps*. Il dit *longuement*. Ses souvenirs s'installent. Il voudrait probablement s'enliser, ralentir le cours du temps, mais les images imposent leur cadence. *Longuement* est le vernis de la petite enfance – quand chaque jour qui passe retarde un peu plus la vie d'adulte. *Longuement* est l'onguent de l'ennui, qui pénètre le corps en profondeur. *Longuement, j'ai habité ce quartier de Courbevoie*. Il a levé les yeux au ciel. Ce quartier ? Rien d'autre que la découpe d'une maison délabrée, triangle noir dans le contre-jour des nuages. Il ne lie pas le geste à la parole. Ce quartier, son quartier, ne s'offrira pas au regard. Car son regard s'est dérobé vers le ciel. L'intimité est trop grande

pour que la parole et le geste acceptent de se lier. Il se souvient mais ne montre pas.

Son regard suit la ligne des fils électriques, du toit de la maison au dôme de l'église Saint-Pierre-Saint-Paul. *Les bombes démolirent les vieilles maisons, mais l'église épargnée fut ainsi dégagée.* Aujourd'hui, le travail des bombes est achevé. La maison a disparu. Cinquante-cinq ans d'urbanisme ont fait place nette autour de l'église. *Je troque une victime contre ces pierres consacrées.* Son regard glisse le long de la façade de Saint-Pierre-Saint-Paul. Les pierres consacrées imitent celles d'un temple grec. Elles évoquent un vestige. Mais un vestige debout. Un vestige qui a survécu et survivra – pierres doublement consacrées par l'histoire et les religions. *C'était un camarade d'école.* Il contient sa colère. *Nous chantions dans la classe proche.* Impuissant à ébranler le vestige debout, il l'efface – c'est lui qui maîtrise le cours de l'histoire désormais, c'est son histoire. Les colonnes du temple/église échappent d'un coup au regard, remplacées par les platanes d'une cour de récréation. Il a ce pouvoir-là : faire disparaître ce que son souvenir ne peut combattre. *Nous chantions dans la classe proche : " Mourir pour la patrie ", " Un jour de gloire vaut cent ans de vie "*. Ce pouvoir-là aussi : empêcher la disparition de ce que l'histoire combat.

Il fait silence, tandis que, derrière les feuilles des arbres, par la fenêtre ouverte, la salle de classe proche retient son passé comme on retient son souffle. Blouses d'écoliers aux porte-manteaux, cartes géographiques au mur. Les encriers ont probablement été vidés et nettoyés. Mais il ne me laisse pas le temps de les voir. Aucun élève. Tout est propre et sage. Rien ne doit venir souiller la trace de ce qui a été.